

(1688-1697), il prend position dans le camp des Modernes. Le *Discours sur la nature de l'église* et la *Digression sur les Anciens et les Modernes* que Fontenelle publie en 1688 s'inscrivent tous deux dans ce contexte. Les Anciens se réfèrent à un âge d'or indépassable et à jamais perdu, prenant pour modèle le monde gréco-romain et ses règles de l'art, à la suite du courant humaniste qui a prôné le retour aux antiques. Ils incarnent la « doctrine classique » de l'art. Les Modernes, au contraire, défendent l'idée de progrès apporté par l'histoire et même de progrès de l'esprit humain, étayée par la dimension cumulative du savoir.

Dans sa *Digression*, Fontenelle bat en brèche l'idée selon laquelle la nature se serait épuisée depuis les Grecs et les Romains. Si les Anciens peuvent fournir des modèles, notamment dans le domaine de l'éloquence, le progrès indéfini fera de ses contemporains, tôt ou tard, des Anciens aussi. Fontenelle souligne que c'est bien dans les mathématiques et la physique que les progrès sont les plus visibles. Les Anciens ont peut-être bien atteint la perfection dans la poésie et l'éloquence. Cela n'empêche pas les Modernes de s'essayer à « des espèces nouvelles, comme les lettres galantes, les contes, les opéras, dont chacune nous a fourni un auteur excellent, auquel l'antiquité n'a rien à opposer, et qu'apparemment la postérité ne surpassera pas », écrit-il dans sa *Digression*. Il œuvre, en effet, en faveur de l'introduction de genres nouveaux en littérature. Avec la *Lettre à l'Académie* (1716) la querelle s'apaise et s'épuise.

Ainsi, des idées novatrices apparaissent sous la plume de Fontenelle. Il introduit une séparation entre les sciences, associées à la recherche de la vérité, et les arts, dévolus au beau : elle consomme la rupture épistémologique avec les arts libéraux – sciences du trivium et du quadrivium – hérités de l'Antiquité et de la période médiévale. La Renaissance pensait encore conjointement les sciences et les arts. L'Âge classique et plus encore les Lumières les distinguent. Fontenelle amorce une réflexion sur la relativité du goût et du beau. Il ouvre la voie à l'autonomisation de l'art et de ses valeurs.

La contribution de Fontenelle à l'histoire des idées a trouvé dans la querelle des Anciens et des Modernes un cadre propice au développement de théories plus vastes que le creuset qui les a vues naître et promises à un avenir fécond. Précurseur des Lumières, Fontenelle a

défendu à maints égards des idées novatrices. En effet, il a ouvert la voie à l'autonomie de l'art et de ses valeurs, en posant les prémisses. Il a influencé de nombreux penseurs et artistes tels que Houdar de La Motte, Marivaux, Helvétius, Rousseau.

FONTENELLE, *Œuvres complètes*, éd. A. Niderst, Paris, Fayard, 1990-2001, 9 vol.

LECOQ A.-M. (éd.), *La Querelle des Anciens et des Modernes, XVII^e-XVIII^e siècles*, choix de textes précédé d'un essai de M. Fumaroli et suivi d'une postface de J.-R. Armogathe, Paris, Gallimard, 2001. – NIDERST A., *Fontenelle à la recherche de lui-même*, Paris, Nizet, 1972. – NIDERST A. (éd.), *Fontenelle*, Actes du colloque tenu à Rouen du 6 au 10 octobre 1987, Paris, PUF, 1989. – RIGAULT H., *Histoire de la querelle des Anciens et des Modernes*, Paris, L. Hachette, 1856.

LAETITIA MARCUCCI

→ Boileau, Bouhours, Dacier (André), Houdar de La Motte, Perrault Ch., Rousseau; Saint-Évremond.

FOUCAULT, MICHEL. 1926-1984

Michel Foucault est un philosophe français né le 15 octobre 1926 à Poitiers et mort le 25 juin 1984 à Paris. Reçu à l'École normale en 1946, il obtient en 1951 l'agrégation de philosophie. Au départ de sa carrière, Foucault s'exile hors de France pour occuper différents postes dans le domaine de la culture (en Suède et en Pologne). En 1960, il rentre en France pour finir sa thèse et occuper un poste de philosophie à l'université de Clermont-Ferrand. Il y a pour collègue Michel Serres. En 1961, il obtient son doctorat avec une thèse d'Etat intitulée *Folie et déraison. Histoire de la folie à l'âge classique*. En 1966, il publie son ouvrage philosophique majeur, *Les Mots et les choses*. À cette époque, il nourrit une forte proximité avec les penseurs structuralistes (Barthes, Lévi-Strauss, Derrida). En 1969, *L'Archéologie du savoir* achève de faire de Foucault un intellectuel qui compte en France et au-delà. Il prend la direction du département de philosophie de la nouvelle université expérimentale de Vincennes, née dans le sillage de mai 68. À partir de 1970, Foucault devient titulaire d'une chaire au Collège de France (« Histoire des systèmes de pensée »). Les

fonctions occupées dans les hautes sphères du monde académique français, la reconnaissance de ses travaux ou son succès grandissant en Europe et aux États-Unis, n'empêcheront jamais le philosophe de consacrer ses forces vives à un engagement politique intense, toujours lié aux grands thèmes de sa pensée – par exemple son travail au sein du Groupe d'information sur les prisons, dont *Surveiller et punir* (1975) reprendra théoriquement les enjeux.

Le parcours intellectuel de Foucault manifeste une grande cohérence et s'articule autour de plusieurs axes problématiques : archéologie des savoirs, analyse des discours et des formes de pouvoir, étude des pratiques de subjectivation. Son œuvre esthétique concerne essentiellement l'expérience littéraire. On trouve dans les textes de Foucault des pages virtuoses sur les écrivains qu'il affectionne : Sade, Artaud, Borges, Klossowski, Blanchot ou Bataille. La plupart de ses analyses sont traversées par une réflexion sur la disparition du sujet dans l'écriture littéraire – et font ainsi écho aux développements de *Les Mots et les choses* ou de *L'Archéologie du savoir* : « La percée vers un langage d'où le sujet est exclu, la mise au jour d'une incompatibilité peut-être sans recours entre l'apparition du langage en son être et la conscience de soi en son identité, c'est aujourd'hui une expérience qui s'annonce en des points bien différents de la culture [...]. Voilà que nous nous trouvons devant une bénigne qui longtemps nous est demeurée invisible : l'être du langage n'apparaît pour lui-même que dans la disparition du sujet » (« La pensée du dehors »).

Foucault est loin d'avoir négligé pour autant l'expérience picturale. Dans un article rétrospectif sur *Les Mots et les choses* (« L'homme est-il mort ? »), il fait apparaître la peinture comme une forme de savoir privilégié sur ses propres moyens, au sens où elle peut répandre sur la surface du tableau les éléments fondamentaux dont elle est faite. Le cas de Klee est à ses yeux exemplaire de cette autoréférentialité de la pratique picturale : « Dans la mesure où Klee fait apparaître dans la forme visible tous les gestes, actes, graphismes, traces, linéaments, surfaces qui peuvent constituer la peinture, il fait de l'acte de peindre le savoir déployé et scintillant de la peinture elle-même ». De nombreux textes foucaudiens intègrent des passages directement aux prises avec des œuvres picturales : *La Nef des fous* de Jérôme Bosch

ou les *Caprices* de Goya dans *l'Histoire de la folie* (1961), le tableau *Les Ménines* de Vélasquez qui ouvre *Les Mots et les choses*, le texte consacré au peintre René Magritte à sa mort en 1968 (« Ceci n'est pas une pipe »), la conférence de 1971 sur « La peinture de Manet », extraite d'un livre non publié.

Un dernier texte de Foucault s'annonce décisif malgré sa brièveté, en tant qu'il noue explicitement les champs du dicible et du visible : en 1967, le philosophe rédige un compte-rendu de la traduction française de deux ouvrages de Panofsky (*Essais d'iconologie et Architecture gothique et pensée scolaire*), intitulé « Les mots et les images ». Foucault s'y défait – comme par avance et en anticipant les développements récents de la théorie de l'image – des débats sur la prédominance du langagier ou du visuel, plus attaché à comprendre la variété de leurs possibles intrications. Il relève cette ambition chez Panofsky lui-même – et il est l'un des rares philosophes à défendre la subtilité du modèle panofskien : « Panofsky lève le privilège du discours. Non pour revendiquer l'autonomie de l'univers plastique, mais pour décrire la complexité de leurs rapports : entrecroisement, isomorphisme, transformation, traduction, bref, tout ce feston du visible et du dicible qui caractérise une culture en un moment de son histoire » (« Les mots et les images »).

FOUCAULT M., *Les Mots et les choses*, Paris, Gallimard, 1966. – « La pensée du dehors » [1966], *Dits et écrits. Tome I (1954-1975)*, Paris, Gallimard, 1994, texte n° 38. – « Les mots et les images » [1967], *ibid.*, p. 621. – *L'Archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, 1969. – *La Peinture de Manet*, suivi de *Michel Foucault, un regard*, M. Saison (dir.), Paris, Le Seuil « Traces écrites », 2004. – Voir aussi le portail Michel Foucault qui rassemble des documents audio de l'INA, des textes de conférences et des informations bibliographiques : <http://portail-michel-foucault.org>.

BOLMAIN T., « Pratique archéologique, esthétique picturale et temporalité historique chez Foucault », *Sens Public*, 8 janvier 2010. – DELEUZE G., *Foucault*, Paris, Minuit, 1986. – IMBERT C., « Les droits de l'image », dans M. Foucault, *La Peinture de Manet*, suivi de *Michel Foucault, un regard*, op. cit. – TALON-HUGON C., « Manet ou le désarroi du spectateur », *ibid.*

MAUD HAGELSTEIN

→ Artaud, Barthes, Bataille, Blanchot, Derrida, Klee, Lévi-Strauss, Panofsky.